

La chance de pouvoir étudier

Jean Pharisa et William Horner ont terminé leur école secondaire en 1956, à une époque où rares étaient ceux qui allaient au-delà de l'école primaire. Soixante ans après, ils livrent leur quotidien d'adolescents des années 1950, sous l'oeil bienveillant de l'un de leurs professeurs, Irénée Robadey.

CLAIRE PASQUIER

En cette matinée du mois d'août, Jean Pharisa et William Horner retrouvent leur professeur, Irénée Robadey. Il y a soixante ans, alors fraîchement diplômés de l'école secondaire de Bulle, les deux jeunes hommes préparaient leur vie active. Le premier s'en allait pour une année préparatoire au Collège Saint-Michel avant d'entreprendre un apprentissage à La Poste, tandis que le second entamait un apprentissage de commerce chez Glasson matériaux. Irénée Robadey, lui, allait encore enseigner durant treize ans, avant de rejoindre l'armée suisse comme attaché militaire.

«Un peu crapaud»

«Ces deux-là étaient sages. Quoique toi, tu étais un peu plus crapaud avec ce petit sourire en coin», se souvient Irénée Robadey, 89 ans. William Horner, 76 ans, rigole. En 1956, avec Jean Pharisa, 78 ans, ils se retrouvent dans la même classe, dans le bâtiment de l'actuel Conservatoire de musique de Bulle. Les effectifs, entièrement masculins à l'époque, dépassent les 200 élèves cette année-là. Les 38 de la terminale sont répartis dans deux classes, en section latin-grec ou commerciale.

Seuls les meilleurs entraient à l'école secondaire, devenue obligatoire pour les garçons et les filles en 1973 seulement. Une année également marquée par l'inauguration de l'actuel site de la Léchère, à Bulle. William Horner et Jean Pharisa sont des privilégiés. «Dans ma volée, j'étais le seul de Broc à y aller», constate William Horner. «Et nous, nous étions deux à Estavannens», enchaîne Jean Pharisa. Les autres garçons et les filles qui ne peuvent pas aller à l'institut privé Sainte-Croix, à Bulle, restent encore deux ans supplémentaires à l'école primaire.

La «crasseuse»

Une fois admis à l'école secondaire, il faut payer la fameuse casquette qui coûtait 20 francs. «C'était beaucoup pour l'époque. Mon oncle avait proposé à mon père de la payer», confie William Horner. Cette casquette, appelée par tous la «crasseuse», était à porter en tout temps, à l'extérieur. «On recevait une amende de 2 francs, si, par malheur, elle n'était pas vissée sur la tête», expose Jean Pharisa.

Les deux jeunes garçons se rendent à Bulle en train. «Un abonnement mensuel pour la ligne Estavannens-Bulle coûtait 10 francs», informe le Stabadin. Et William Horner de continuer: «Dans le train de Broc, il y avait un wagon pour les garçons et un pour les filles, lesquelles se rendaient à l'institut privé Sainte-Croix.» Deux univers bien distincts: les soeurs y veillent. «Le seul moment où l'on pouvait croiser les filles, c'était après les vêpres, le dimanche », explique Jean Pharisa. D'innocentes rencontres qui ne bernent pas grand monde. «De toute façon, c'était l'époque où on avait tous péché avec une fille du pensionnat», intervient Irénée Robadey.

Mais que retiennent les septuagénaires de leurs trois années passées dans le bâtiment situé près de l'église? «On nous a donné l'envie d'apprendre et de se perfectionner», rapporte William Horner. Au menu: beaucoup de français, pas mal d'allemand, un peu de maths, d'anglais et de dactylographie, entre autres. Mais aussi des branches totalement inconnues des quelque 45000 élèves fribourgeois qui effectueront leur rentrée jeudi... «On avait de la calligraphie et de la sténographie», raconte Jean Pharisa. La sténographie, méthode d'écriture simplifiée, permet de prendre des notes à mesure que le professeur parle. La journée des adolescents est chargée et commence invariablement par la prière. «Le directeur Marcel Demierre était curé», précise Irénée Robadey. Suivent les cours et la récréation, devant l'école: «Il n'y avait pas encore de trafic sur la route.» A midi, certains rentrent chez eux tandis

que d'autres dînent en ville. C'était le cas de Jean Pharisa: «On mangeait au Café de la Gare, pour 2 fr. 50. La patronne du bistrot nous faisait même parfois une fondue.» Lorsque l'école se termine à 16h, une heure et demie d'étude attend encore les garçons. Si les jours de congé sont le mercredi et le dimanche, ce dernier reste le jour du Seigneur. «A Broc, on avait une équipe de football de juniors et on devait être dispensés des vêpres par le curé pour pouvoir jouer le match, le dimanche après-midi», se souvient William Horner.

«Irénée, on t'appelait Galurin, tu te souviens?», demande William Horner, qui tutoie désormais son ancien professeur. «Je portais un vieux galurin, un chapeau. Le surnom est parti comme une fusée.» «Tu nous faisais apprendre énormément de poésies», se remémorent les deux septuagénaires. «Après mon AVC, il y a quelques années, pour m'exercer, j'écrivais des dizaines de fois la tirade des nez, dans *Cyrano de Bergerac*», confie Jean Pharisa. «Celle qui m'est restée, c'est Apollinaire, *Dans la plaine les baladins* », poursuit William Horner et de regretter: «Mes petits-enfants n'apprennent plus de poésies aujourd'hui.» Le soin et l'attitude avaient une importance considérable: «Chaque mois, on recevait une note pour cela», explique Jean Pharisa. Quant à la discipline, elle est gérée différemment de l'école primaire, où les sévices corporels étaient encore souvent admis. Seul le directeur donnait un coup de trousseau de clés de temps à autre. «J'élevais la voix, je faisais mes yeux méchants et cela suffisait», raconte le professeur. Jean Pharisa commente: «La punition était la retenue du mercredi après-midi. A la maison, on n'osait pas dire qu'on avait été puni.» Les parents sont d'ailleurs toujours solidaires des professeurs... «C'était la belle époque pour l'enseignement», conclut Irénée Robadey. Dans le train de Broc, il y avait un wagon pour les garçons et un pour les filles, lesquelles se rendaient à l'institut privé Sainte-Croix.» déclare encore William Horner.

William Horner et Jean Pharisa sont tous deux de fervents amateurs de retrouvailles d'anciens élèves. «Nous avons organisé une rencontre en 1999 et une autre en 2005.» Pour l'anniversaire de leur diplôme, ils invitent tous leurs anciens camarades à les retrouver samedi 3 septembre (à 10 h 30, sous l'abri des Marches, à Broc). Pour reparler, bien sûr, de cette «belle époque».



William Horner (à gauche) et Jean Pharisa entourent leur ancien professeur, Irénée Robadey.
RÉGINE GAPANY



La volée de 1956 de l'école secondaire de Bulle. William Horner est troisième depuis la gauche sur la troisième rangée depuis le bas, Irénée Robadey dernier de la quatrième rangée. Quant à Jean Pharisa, il se trouve tout en haut (quatrième depuis la gauche).

Un coup de feu à l'école

Si la discipline règne en maîtresse au sein de l'école secondaire, cela n'empêche toutefois pas les plus audacieux de commettre de grosses bêtises. Jean Pharisa est encore traumatisé par ce jour particulier de première année. «L'un de mes camarades du fond de la classe avait tiré avec un vieux pistolet sur un autre garçon. L'ambulance était venue. On le croyait tous mort.» Par chance, la victime s'était évanouie de peur et la balle s'était logée dans l'ourlet de l'épaulette de sa veste. Les deux jeunes hommes avaient tenté de faire fonctionner l'arme, en vain, tout le dimanche après-midi précédent. L'un d'eux avait pris l'arme à l'école pour s'amuser. «On ne les a jamais revus, ils se sont fait virer», rapporte Jean Pharisa. CP

Le sport... au cimetière

A cette époque, on laisse le soin au plus jeune professeur d'enseigner le sport. «On se rendait à l'ancien cimetière, là où se trouve aujourd'hui la place de jeux du Cabalet», se souvient William Horner. Là-bas, pas de vestiaires, seulement le calvaire, sur lequel les adolescents accrochent leurs vêtements. «On faisait parfois le tour du Jardin anglais à la course ou sinon on jouait au foot.» En science, un professeur marque l'attention de ses élèves. André Barras, appelé MiaMia par ses élèves, leur montre le fonctionnement d'un arc électrique et leur parle de fission nucléaire. Et en musique, beaucoup de chants de l'abbé Bovet, bien sûr, mais aussi des negro-spirituals. «C'était André Corboz, directeur de chœur, qui nous donnait la musique.»

L'histoire s'arrête au Moyen Age

Si les élèves sont particulièrement bien préparés à Bulle pour poursuivre leurs études au Collège Saint-Michel, par exemple, un petit bémol persiste toutefois: le contenu du cours d'histoire qui ne s'étend pas aux derniers siècles. «Vous commencez à l'Antiquité, en première année et finissez avec le Moyen Age, en dernière», déplore Irénée Robadey. CP